

# L'Écho de Saïda <sup>numéro</sup> 152

BULLETIN DE LIAISON DES SAÏDÉENS - 41<sup>ème</sup> année - Juin 2020





3 Les Saïdéens ont la parole

5 Retour aux sources

8 Les cigognes

10 Couleurs locales

12 le fantôme

14 Le cerf-volant

17 Réunion régionale

18 Détente

19 Hommages

20 Carnet

Couverture réalisée par Christian Duran à partir d'une photographie de Arthur Smet.

## COTISATIONS

Déjà la fin du premier semestre, il est encore temps pour les retardataires de régler votre cotisation annuelle.

**Cotisation 2020 : 25 €**  
**Soutien à volonté**

## INTERNET



Retrouvez vos trois espaces Internet :

- Site tous publics :  
<http://saida.pagesperso-orange.fr>
- Forum privé :  
<http://saida.nostalgerie.xooit.com>  
Accès privé sur simple demande à Hubert Méréa :  
[hubert.merea@orange.fr](mailto:hubert.merea@orange.fr)
- Archives de l'Amicale et trombinoscope :  
[www.saidarchives.fr](http://www.saidarchives.fr)  
*Accès réservé, voir Échos précédents*

## CONTACTS

### ADMINISTRATION

Vous envoyez votre cotisation, vous signalez un changement d'adresse, de téléphone... Vous souhaitez savoir où vous en êtes de vos cotisations... Adressez-vous à **Claire Lesca-Génolini** au siège:

**Amicale des Saïdéens**  
1 impasse Samson  
31500 Toulouse

Téléphone fixe : 05 61 20 04 94  
Portable : 06 15 38 81 17

Courrier électronique : [claire.lesca@orange.fr](mailto:claire.lesca@orange.fr)

### BUREAU

Vous souhaitez contacter le bureau de l'Amicale, son président... Adressez-vous à **Alain Crach**, président de l'association:

**Amicale des Saïdéens**  
7 rue des Anémones  
34000 Montpellier

Téléphone fixe : 04 67 64 00 38  
Portable : 06 83 86 05 71

Courrier électronique : [amicaledesaida@orange.fr](mailto:amicaledesaida@orange.fr)

### ÉCHO DE SAÏDA

Vous envoyez un avis de naissance, de décès, de distinction, ou encore un article, des photos que vous souhaiteriez voir publiés:

Adressez-vous à **Jean-Pierre Diaz** :

**Écho de Saïda**  
3 rue des Aphyllanthes  
34790 Grabels

Téléphone fixe : 04 67 75 13 55  
Portable : 07 81 44 21 07

Courrier électronique : [echodesaida@gmail.com](mailto:echodesaida@gmail.com)

**Rectificatif** : Un lecteur attentif, en l'occurrence Albert Bonmati nous signale que les résultats du B.E.P.C. parus en page 4 de L'Echo de Saïda n° 151 sont de l'année 1961 et non 1960.

**B**onjour le staff rédactionnel, vous m'avez honoré en diffusant le sujet sur le " Llamparo " de mon enfance, merci, merci, merci.

Vous n'avez rien fait d'autre que de me faire remonter le temps, celui où nous étions heureux sans le savoir.

Tout ou presque était fait main, ça demandait du temps, de l'ingéniosité, et de l'amour, oui le Lamparo c'était l'amour de la création, d'une volonté sans pareil, je les revois depuis les falaises, ils me hantent encore.

Si vous avez grillé quelques sardines à Saïda, c'est à eux que vous les devez.

Par la pensée je vous invite à une sardinade chez Diégo, oui le Charron du Boulevard Besombes. Soyez nombreux et il y en aura pour tout le monde.

Roger Alfonsi

**Le confinement et ...le déconfinement ont inspiré des membres du Forum et nous souhaitons partager leurs réflexions avec l'ensemble de nos adhérents.**

### Confinement.

par Gérald Agullo.

**B**lanche neige accueillant les sept nains : Mais ! Vous n'êtes que six ? Oui, on a préféré laisser Atchoum en quarantaine ...!

A cause du confinement, les problèmes des boulangers sont croissants ! Réponse d'Albert Bonmati : Mais comme ils sont bien pétris, ce sont de bonnes pâtes.

Gérard surenchérit : Alors que les bouchers veulent défendre leur beefsteak, les éleveurs de volailles se font plumer, les éleveurs de chiens sont aux abois et les pêcheurs haussent le ton ! Et, bien sûr, les céréaliers sont sur la paille pendant que les viticulteurs trinquent. Les brasseurs sont sous pression. Heureusement les électriciens résistent. Evidemment, pour les couvreurs c'est la tuile tandis que les plombiers prennent carrément la fuite !

Dans l'industrie automobile, les salariés débrayent, dans l'espoir que la direction fasse marche arrière.

### Déconfinement.

par Robert Aznal

**E**t maintenant, que vais-je faire ?

Dans son immense bonté le gouvernement m'autorise à vaquer dans un rayon de cent kilomètres. J'ai pu m'en passer pendant deux mois, pourquoi en éprouverais-je le besoin aujourd'hui ? Il va falloir faire l'inventaire de tout ce dont nous avons été servis et qu'il n'est pas nécessaire de retrouver, juste parce que les pouvoirs nous le permettent à nouveau. Nous serons tous étonnés de constater que l'on peut se passer d'énormément de choses et vivre à peu près bien tout de même.

Ce qui a vraiment manqué, c'est de pouvoir serrer ses proches et ses amis dans les bras.

Enfants, petits-enfants, amis très chers, s'en tenir éloigné est une torture insupportable. La seule, au

fond ! Nos vies ne changeront certainement pas pour autant. Les leçons tirées de certains événements passent rarement l'hiver. Nous avons une impressionnante capacité d'oublier ce dont nous devrions nous souvenir et de nous souvenir de ce dont nous devrions débarrasser nos mémoires. Dans les religions on invente des rites pour se souvenir. Mais les rites se perpétuent souvent sans que l'on sache encore à quoi ils renvoient. Il en va de même avec les commémorations civiles. On apprécie les jours fériés et on ne prête plus guère attention à leur contenu historique ! Pour le confinement qui nous a été imposé il serait bon qu'une « quatorzaine » soit instituée chaque année au mois d'Avril ou de mai. Quinze jours d'arrêt complet de tout pour faire le point sur toutes les choses inutiles que nous faisons ou accumulons. Quinze jours de solitude imposée pour rentrer en nous-mêmes, faire le bilan de nos aspirations et de nos dérives ! Quinze jours pour expérimenter de nouvelles formes de solidarité avec des êtres chers et aussi avec des personnes livrées à elles mêmes. Quinze jours de traversée du désert pour mieux apprécier les bonheurs grands et petits qui jalonnent nos vies. Beaucoup de jours fériés et de congés devaient servir à cela ! Ce sont hélas devenus des moments de stress intense car il faut « en profiter » au maximum, c'est à dire « faire » des quantités d'activités ! Tout le contraire du repos que nous devrions nous accorder en ralentissant le rythme, en réduisant nos vies au strict nécessaire et en cultivant les richesses intérieures, affectives et relationnelles ! Un stage annuel du bien vivre, en quelque sorte ! Un retour salutaire aux valeurs profondes qui nous rendent humains. Une redécouverte existentielle de ce qui constitue l'essentiel.

**Qu'aurions-nous fait à Saïda, à l'issue de cette période de confinement ? Sûrement une sortie à la campagne, comme les familles Jean Pérez et François Ramos, en 1955, pour des retrouvailles familiales.**



Photo de Denise Briffa-Pérez.

De G. à D., debouts : mon frère Manou, mon père Jean, derrière avec le chapeau mon frère Sébastien (sourd-muet), à côté un cousin d'Arzew, devant lui Pierrot Ramos, à côté son père François, avec le fichu ma tante Marie, ma mère et ma soeur aînée Carmen ; accroupis : ma nièce, moi, Odile et Sébastien Ramos.

## Retour aux sources: dans les pas d'un amour Saïdén.

par Jérémy Mourlam.

**E**n cette journée internationale du droit des femmes, le 8 mars 2020. ma sœur, mon père et moi décollons de Lyon pour un des plus importants voyages de notre vie, celui qui a certainement le plus de sens : l'Algérie.



Serge et Huguette Mourlam-Fort

Ma sœur Elise a 25 ans, née dans la Drôme comme moi (Jérémy, 35 ans), tandis que mon père Serge est né en 1957, à Oran. Ses parents (nos grands-parents) sont Huguette Mourlam, née Fort en 1932, et Serge Mourlam "père" né en 1933.

Huguette a grandi à Saïda, au 31 de la rue Isaac Nahon, scolarisée à l'école voisine, Paul Bert. Serge a grandi à la maison forestière de Barra, à quarante cinq minutes environ au Sud-Ouest de Saïda et scolarisé à Aïn-El Hadjar. Il est important de vous parler de leur rencontre, le point de départ de toute cette aventure, sans quoi ce récit n'aurait aucune raison d'être. Avec l'accord de mon grand-père, je vous livre les dessous de cette rencontre...

Charles Mourlam, le père de mon grand-père, garde forestier, s'est lié d'amitié avec Joseph Fort, père de ma grand-mère, maçon. Un intérêt commun : la chasse ! Une invitation est lancée : « *membres de la famille Fort, le 15 août 1953, vous êtes tous conviés à la maison forestière des Mourlam !* ».

Mais mon adorable petite mémé n'avait pas une folle envie de s'y rendre... Sous l'insistance de son père, elle finit par accepter (merci Mémé, je crois que tu as bien fait...). Pas besoin de vous faire un dessin, la magie de la rencontre a opéré. Un amour sincère et tendre est né. Le mariage est prononcé à la mairie de Saïda le 16 juillet 1956. De cette union naîtront mon père, puis sa sœur Joëlle en 1958.

A vrai dire, tout notre séjour est basé là-dessus. A partir de mes dix ans je pense, j'ai commencé

à poser beaucoup de questions à ma grand-mère sur leur vie en général, leur jeunesse en Algérie, l'indépendance... Je ne l'ai jamais entendue se plaindre.

C'est ainsi que tous ses récits, riches et précis, n'étaient qu'une ode à Saïda, à son bonheur et celui de sa famille là-bas. La ville a gardé une place quotidienne dans sa vie, matérialisée dans le couloir menant aux chambres de la maison par un cadre : une carte-postale agrandie de la mairie. « *Je suis contente, tous les matins quand je me lève, je passe devant la mairie* » disait-elle malicieusement. Plus je grandissais, plus je leur disais: « *Pépé, Mémé, un jour, j'irai* ». Eux n'ont jamais souhaité y retourner, pourtant. Trop douloureux. Je ne savais pas réellement si ce serait possible un jour, encore moins quand. Mais le décès soudain de ma grand-mère, le 20 octobre 2019, a transformé cette envie de longue date en besoin.



J'ai eu 25 ans de récits, de souvenirs contés. Comme si on m'avait lu et relu le génial scénario d'un film qui, à mes yeux, n'avait jamais été tourné. Il était temps de remédier à cela, et de voir de mes propres yeux les décors d'une histoire à la fois magnifique et douloureuse. Ma sœur et mon père, piqués par la même nostalgie, furent tout de suite partants. Il fallut organiser cela, sur quatre jours et trois nuits seulement. Un premier séjour qui serait court et intense, seule option pour répondre aux contraintes de nos vies privées, professionnelles et des transports aériens.

C'est ainsi que nous passons notre première nuit à Oran le dimanche 8 mars. Lundi matin première heure, direction Saïda. Nous sommes conduits par Hamid, excellent guide et chauffeur de la compa-



gnie Taxi Limo. Déjà les paysages variés, magnifiques, se succèdent. Quelle émotion de lire « Saïda » pour la première fois sur un panneau. Nous y arrivons vers onze heures. Le temps de poser nos affaires à l'hôtel El Forsane (collé au Vieux-Saïda, il vient d'être rénové avec soins), nous entreprenons un premier tour en ville, direction la rue des Palmiers ( NDLR de Géryville ), dans laquelle j'avais repéré (merci Internet) un chouette petit restaurant spécialisé en grillades (une spécialité de mon grand-père).



31 rue Isaac Nahon

Soudain, en tournant pour nous garer : « *mais nous passons devant chez Mémé !* ». Le lieu était au programme, nous le savions très proche, mais le hasard l'a amené plus tôt que prévu à nous. On s'arrête, on échange avec un homme... Il nous fait entrer.

Un premier rêve, littéralement, est devenu réalité. Nous visitons le logement de la famille Fort et celui des Diaz, dont l'accès se fait par la même porte. Que d'émotions de passer de l'un à l'autre, sachant l'amitié de nos familles. Les habitants nous ont accueillis très chaleureusement, c'était fantastique...

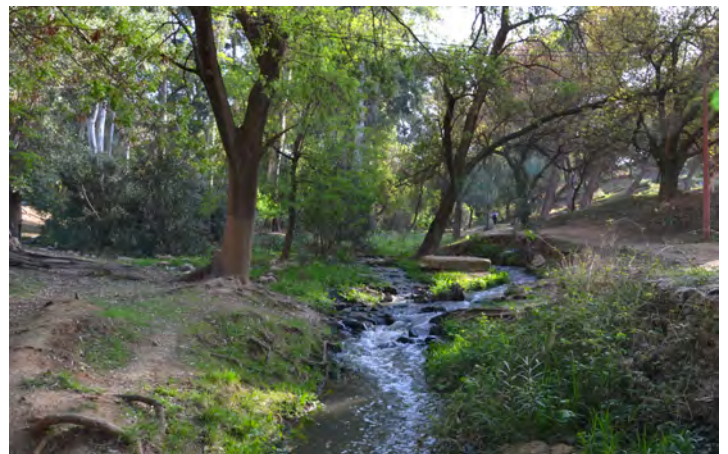


La maison forestière

Le repas nous fait redescendre les pieds sur terre car nous devons avancer ! A quatorze heures, nous avons rendez-vous avec Hassen Ksantini. Créateur du Réseau Saïda Nature, amoureux de l'environnement et grand humaniste, je l'ai contacté par hasard pour essayer d'identifier le lieu précis de la maison forestière. Hassen a consacré un temps fou, jusqu'aux derniers instants, pour que nous puissions y accéder, guidés par un responsable de la Conservation des forêts de la wilaya de Saïda et escortés par des gendarmes. Nous nous engageons donc pour une balade inédite. La route est une piste, au milieu des pins d'Alep.



Nous avançons à vue, gênée par la fumée du pick-up qui nous précède, puis s'ouvre une clairière: la maison forestière est là. Son puits, sa cour intérieure, ses grands arbres, son bassin... Certes mise à mal par les terroristes pendant la décennie noire, qui ont vraisemblablement apprécié ce lieu reculé il y a plus de vingt ans, nous la reconnaissons. Les photos d'époque de mon grand-père et la précision exceptionnelle de ses souvenirs aujourd'hui nous ont permis d'arriver là où tout a commencé. Là où nous n'avions plus trop de mots pour exprimer notre ressenti. Nous avons eu tout le temps que nous voulions pour remplir nos têtes de souvenirs, enrichis des explications précieuses du garde forestier qui fut très sensible à notre démarche. Nous étions arrivés par le Nord de la forêt (route de Sidi Bel Abbès), on nous invite à rentrer à Saïda par le Sud. Nous faisons une boucle pour apprécier d'autres paysages. Forêts de pins, garrigues, champs cultivés, terres argileuses, sols arides. Tant de changements en quarante minutes pour un point commun à chaque panorama : les bergers et leurs moutons. Puis la colline de Saïda se dessine depuis la route d'Aïn-El-Hadjar.



Le Vieux-Saïda

La fin d'après-midi est propice à une promenade au Vieux-Saïda : boucle intégrale. Le lieu est heureux, les gens courent, s'y promènent en famille, jouent au



foot, l'eau ruisselle, les rayons de soleil transpercent les branches... On se frotte les mains avec des feuilles d'eucalyptus, on se laisse tromper par les faux poivriers... Puis la fin de la promenade se termine en apothéose : nous voilà au pied de l'imposant pont à arcades, une autre icône de la ville. Dos à celui-ci, nous admirons le relief qui domine la ville, et ce canyon aux couleurs extraordinaires.



Le Vieux-Saïda

Comment digérer cette première journée, me direz-vous ? Par un divin couscous préparé par Rachida, la femme d'Hassen, et leur belle-fille! Lait fermenté en accompagnement, gâteaux maison, thé à la menthe... La carte postale est là mais si sincère, une hospitalité qu'il nous est bien difficile de saluer à sa juste valeur.

Sur le chemin de l'hôtel après le diner, détour par un passage obligé du centre-ville : la mairie. Elle est là, majestueuse. Même de nuit, elle s'impose à la ville, respectée de toutes et tous peut-être, sauf des cigognes sans doute. Car elles sont là ! Mes grands-parents les ont toujours vues et cela n'a pas changé : un nid sur chaque sommet et quelques élégantes traînées blanches sur la toiture bien sûr (soyons poétiques)...



La mairie et ses nids de cigognes.

Près de la mairie, la mosquée El Atik dresse son minaret de style mauresque et se pare de lumières vertes qui viennent embellir encore un peu plus « Saïda la nuit ».

La nuit est courte. Malgré la fatigue, difficile de ne pas refaire le film de la journée dans sa tête... Puis la lumière du matin vient nous faire bon-

dir du lit. Oui, nous ne rêvons pas : nous nous réveillons à Saïda. Les balcons de nos chambres dominant le Vieux-Saïda, le soleil frappe déjà le massif ocre, et les oiseaux chantent... La météo est encore parfaite : grand ciel bleu, il fera 20 degrés l'après-midi. De bon matin, nous savourons quelques pas de marche au Vieux-Saïda et grimpons dans le taxi pour un tour en ville.



La porte de Mascara

Direction la Redoute, aujourd'hui caserne militaire. Nous marchons littéralement dans les pas de mes grands-parents. De la porte de Mascara à la porte de Tiaret. Le long de la petite chapelle, actuellement en pleine rénovation : quelle belle nouvelle !



La chapelle

Puis un autre rendez-vous avec l'histoire s'impose à nous. Les portes du cimetière nous sont ouvertes à 10h. Nous devons retrouver la tombe de Charles Moulam, père de mon grand-père. Décédé en 1957 à soixante ans, il n'a connu mon père, son petit-fils, que deux mois à peine. Le cimetière est vaste, mais la mémoire de mon grand-père est précise, une fois de plus : la bonne allée, le bon repère, nous y sommes. Bien aidés par les photos de la tombe prise en 1957, nous la découvrons. Un nom, une stèle, des indications. Le temps a fait son œuvre mais nous sommes rassurés de constater qu'elle a été épargnée par certaines incivilités destructrices.

Pour l'anecdote, cette sépulture fut construite par Joseph Fort, le père de ma grand-mère, maçon. Le moment est solennel, notamment pour

mon père qui s'était donné comme objectif de se recueillir sur la tombe de son grand-père une fois dans sa vie.



Hassen Ksantani, Serge, Élise et Jérémy, Abdelkrim Tandjaoui

La pression retombe quand nous rejoint l'incontournable Abdelkrim Tandjaoui, bien connu de plusieurs membres de l'Amicale. Qu'avait-il sous le bras ? L'Echo de Saïda ! Ami d'Hassen, il est venu nous saluer avec sa bonne humeur communicative, son humour et quelques anecdotes, tantôt sensibles, tantôt croustillantes. Une très belle rencontre de plus, un honneur de rencontrer celui qui est un véritable lien entre les différentes communautés, du présent et du passé, d'ici et d'ailleurs.

Dans un lieu où la nature reprend vite ses droits (quelques herbes folles), nous avons eu la chance de croiser le chemin d'une timide tortue de terre, que nous avons pu porter délicatement dans nos mains, avant de lui laisser poursuivre sa route.



Nous passons nos dernières heures à Saïda en ville: impossible de ne pas revoir la mairie, le marché couvert, le cadran solaire, le cinéma (récemment rénové), la gare... Mais il est temps de quitter la Wilaya:



Ex-Cinéma le Palace

nous repartons direction Oran, avec quelques souvenirs dans nos valises : un peu de terre et quelques cailloux, du Vieux-Saïda comme de la maison forestière... et quelques bouteilles d'eau de marque Saïda, que nous prévoyons de partager à notre retour, en trinquant façon champagne !

Puis Hamid notre chauffeur nous a offert une visite exceptionnelle d'Oran : la corniche, Aïn El Turk, place du théâtre, la vieille-ville, les arènes, Santa Cruz... Et un ultime lien familial sur la route de l'aéroport, avant notre retour mercredi 11 mars. Sur la commune de Es Senia (ex La Sénia), nos recherches nous ont permis de retrouver la gendarmerie dans laquelle mon grand-père a exercé jusqu'à l'indépendance et l'école maternelle de mon père juste en face... Depuis la fenêtre du logement de fonction, ma grand-mère pouvait voir mon père dans la cour de l'école...



Oran - Basilique depuis Fort Santa-Cruz

Ça y est. Nous avons nos images et elles collent parfaitement avec celles que nous nous étions imaginées. Les récits de ma grand-mère et les indications récentes de mon grand-père étaient si précis, si précieux, que j'avais l'impression de déjà connaître Saïda. Nous nous sommes tous les trois, ma sœur, mon père et moi, sentis très bien en Algérie. Nous dédions ce voyage à ma regrettée petite mémé Huguette, consolés par l'idée qu'il fut possible grâce à l'aide et au soutien de mon si fort grand-père Serge. Nous sommes heureux de partager nos souvenirs avec la famille, en particulier Josette (sœur d'Huguette) et Georges Sérié, très proches de mes grands-parents. Un séjour riche en belles rencontres et en émotions et au cours duquel nous avons beaucoup ri... Cela colle parfaitement au caractère d'Huguette, adepte de fous-rires mémorables...

*J'aimerais enfin remercier de tout cœur quelques personnes qui nous ont permis de faire un pas de plus vers la mise en œuvre de ce projet : mon ami Hassen Ksantini, notre super guide Hamid, Jean-Pierre Diaz, Jean Escobar, Christian Duran, Alain Crach, Abdelkrim Tandjaoui, la conservation des forêts de la Wilaya de Saïda et la gendarmerie de Saïda. Merci également à Hubert Méréa et tous les contributeurs du forum internet de l'Amicale, si riche en informations du passé et du présent.*

## Les cigognes

par Jean-Pierre

Dans le texte précédent, Jérémy nous rappelle la vision des nids de cigognes perchés sur le faîte de la mairie de notre commune. C'est l'occasion pour Jean-Pierre, à partir de messages recueillis sur le Forum de nous présenter cet oiseau échassier migrateur qui vivait une grande partie de l'année chez nous.

C'est avec beaucoup de plaisir que les saïdéens accueillent l'arrivée des cigognes lorsqu'elles étaient de retour et qu'elles s'installaient sur les nids désertés pendant l'hiver. Élégantes et très visibles, elles étaient considérées comme oiseaux de bon augure, certainement parce qu'elles annonçaient les beaux jours mais aussi parce que nous admirions leur beauté et leur vol majestueux. Elles étaient protégées et ne craignaient pas l'être humain qui ne les chas-



saient pas. Concernant Saïda et Aïn-El-Hadjar, certains de nos concitoyens nous ont gratifiés sur le forum de quelques magnifiques photographies utilisées pour illustrer cet article, rappelant ainsi la place que tiennent les cigognes dans nos souvenirs.

La cigogne était souvent, et l'est encore, associée au folklore et aux légendes de l'Europe comme en Alsace où elle est l'oiseau symbole depuis des décennies. Tous les enfants savent que c'est la cigogne qui apporte les bébés...

Les Cigognes sont des oiseaux échassiers appartenant à la famille des Ciconiidae. Il existe plusieurs espèces mais celle que nous connaissons le plus est la Cigogne blanche (*Ciconia ciconia*).

La cigogne blanche se caractérise par un plumage entièrement blanc excepté certaines plumes des ailes, les rémiges et les grandes couvertures, qui sont noires. Lorsque les ailes sont repliées, elles recouvrent totalement les plumes blanches de la queue (rectrices), donnant ainsi l'impression d'une queue noire. Comme tous les échassiers de sa famille, la cigogne possède de très longues pattes dépourvues de plumes qui lui permettent de chasser dans les zones humides.



Elles sont rouge-orangé comme son bec droit et affuté, en forme de poignard, qui peut atteindre jusqu'à dix neuf cm de long. Ses yeux foncés sont bordés d'une coloration noire comme un maquillage. Elle pèse parfois jusqu'à quatre kilos et peut mesurer un mètre vingt de hauteur.



La Cigogne blanche marche lentement, de façon majestueuse. Le vol en battant des ailes n'est utilisé que pour des trajets très courts. Par contre, c'est un très bon planeur. L'envergure impressionnante de ses ailes, atteignant souvent plus de deux mètres, lui permettent, en utilisant les courants chauds aériens au-dessus des terres, de remonter jusqu'à une grande hauteur.

La longévité des cigognes est inférieure à une vingtaine d'années en milieu naturel mais peut dépasser trente ans en captivité.

Les Cigognes blanches ont un régime alimentaire très large. Elles chassent, seules ou en groupe, les petits rongeurs, comme les mulots ou les campagnols, les couleuvres, les lézards, les grenouilles et les têtards, les poissons. Elles se nourrissent également de vers de terre, insectes, escargots, poussins et œufs de petits oiseaux. Les proies sont tuées, puis avalées entières, les parties indigestes régurgitées sous forme de pelotes de réjection. Après digestion elles rejettent des fientes blanches qui colorent typiquement les toits des maisons où elles ont élu domicile.

Les cigognes communiquent entre elles par claquements : elles entrechoquent à un rythme plus ou moins rapide les deux parties cornées de leur long bec. Ces sons, associés à des postures particulières comme, par exemple, le renversement de la tête en arrière pour l'amener au contact du dos tout en agitant avec frénésie les ailes à demi déployées. Ils leur permettent de signaler différentes situations, telles la défense de leur nid, l'appel de leur partenaire ...

Les cigognes sont des oiseaux grégaires qui se reproduisent en colonies plus ou moins grandes. Les couples qui se forment sont unis pour la vie. Elles construisent généralement leur nid dans des lieux hauts et découverts, faciles d'accès pour ces grands oiseaux : tours, clochers, pylônes, cheminées, toits, arbres où plusieurs couples peuvent se côtoyer. Ces nids sont confectionnés

de branchages, brindilles, sarments de vigne, foin, herbe, le tout aggloméré grossièrement pour former une plate-forme solide et large. Ils sont utilisés année après année, les cigognes rajoutant de nouveaux matériaux. Ils ont parfois quinze ou vingt ans d'existence et atteignent parfois des volumes énormes (un mètre ou plus de diamètre). En général c'est le mâle qui commence la construction avec un extraordinaire sens de l'équilibre.

A Saïda, tout le monde se souvient des nids construits sur le toit de la mairie. Il y en avait aussi sur le toit de la maison Carafang, signalé par Marie-Paule Rubio, sur un arbre dans les environs de la piscine (Christian Duran) et, si ma mémoire ne me trahit pas, sur le toit des caves Lascars, rue Isaac Nahon. Bien entendu, ces localisations loin d'être exhaustives auraient pu être complétées... A Ain-El-Hadjar, notre ami Arthur Smet a immortalisé la présence des cigognes sur les ruines près de la gare et des participants aux voyages de 2006 et 2010, comme Nicole Sales-Morales, nous ont signalé qu'elles sont toujours présentes sur un pylône, une colonne, une toiture...



L'accouplement, périlleux et acrobatique, se déroule sur le nid et s'accompagne de curieuses postures, en plus des claquements de bec caractéristiques. Trois à cinq oeufs blancs sont pondus et couvés alternativement par les deux parents pendant 32 à 34 jours. A l'éclosion, les petits cigogneaux ne portent aucune plume, mais un duvet blanc est clairsemé sur leur peau bleutée. Leurs pattes sont roses, leur bec est encore mou, noir, et mesure moins de deux cm.

Les deux adultes nourrissent plusieurs fois par jour les poussins qui doivent eux-mêmes picorer les régurgitations déposées dans le nid. La croissance des petits est très rapide. Après deux mois passés au nid à se nourrir et à dormir, les cigogneaux sont tout à fait semblables à leurs parents, à la différence de la couleur des pattes et du bec qui restent noirs et oranges encore quelques mois. Ils commencent alors leur apprentissage du vol et de la chasse, aidés par leurs parents pendant encore quelques semaines. Le premier vol a lieu à l'âge de 55 à 60 jours. La maturité sexuelle est atteinte à l'âge de 4 ou 5 ans.

On sait qu'en automne et au printemps les cigognes accomplissent de longs voyages pour passer des aires de reproduction (Europe et chez nous en Algérie) aux aires d'hivernage (les points d'eau africains) où la nourriture est abondante et ne se raréfie pas pendant la saison froide.

Lors des vols migratoires, les cigognes se rassemblent par centaines d'individus et parcourent plusieurs milliers de kilomètres, à raison de 200 à 400 km par

jour. Elles s'arrêtent tous les soirs, ce qui leur permet de se reposer et se nourrir. En effet, elles ne peuvent voler qu'en pleine journée, car elles utilisent les courants d'air chauds qui montent vers les couches supérieures de l'atmosphère, provoqués par le soleil réchauffant la terre. L'envergure de leurs ailes, étendues et immobiles, leur permet alors de se laisser porter en planant et de franchir de vastes distances, en passant au dessus de la Mer Méditerranée en ses points les plus étroits, au niveau du Déroit de Gibraltar ou du Bosphore.



Menacée par la disparition progressive de leurs lieux d'alimentation et de reproduction (du fait des périodes de sécheresse en Afrique, de l'assèchement des zones humides, de la déforestation, des électrocutions au contact des lignes électriques ... et, bien entendu, de l'emploi massif de pesticides), la cigogne blanche a subi un déclin rapide au 20ème siècle. Sans doute, préoccupés par les « évènements » puis par notre exode, nous ne nous en sommes pas aperçu à Saïda, mais en France, en 1974, cette espèce était au bord de l'extinction (seuls onze couples nicheurs subsistaient à cette date).

Heureusement, des mesures vigoureuses en faveur de leur protection, comme des plans de réintroduction et de sédentarisation, restauration de leurs habitats, l'interdiction de certains pesticides..., ont inversé le phénomène du moins en France où la phase de recolonisation de la cigogne blanche est en bonne voie (En 2017 on comptait 2400 couples nicheurs) bien que les cigognes soient encore rares sur l'ensemble du territoire.

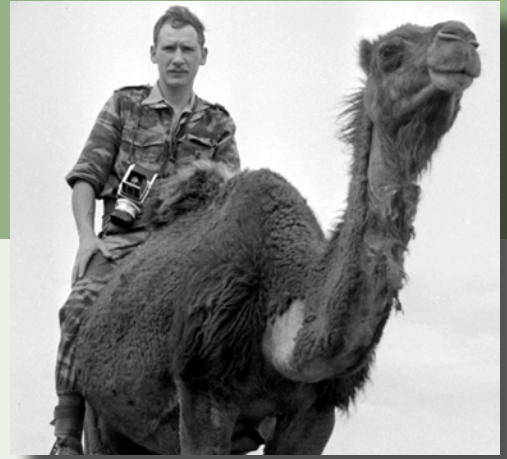


Mairie d'Aïn-El-Hadjar.





Avec ce sujet intitulé « couleurs locales », nous continuons à vous proposer, dans cette double-page, des photos d'Arthur Smet.



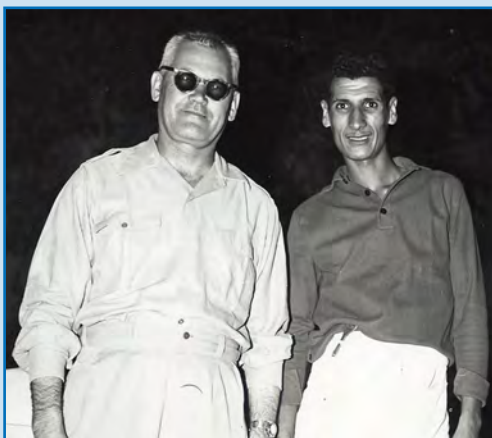
Le fantome,  
par Sylvain Galiana



La Mappemonde

Sylvain Galiana nous propose cette fiction, imaginée à partir de faits réels, qu'il situe à Saïda et ses environs, et plus particulièrement dans un décor que beaucoup de saïdiens ont connu : Le bouldrome de la Mappemonde.

Francisco Vargas était ce qu'on appelle une force de la nature. Oranais du faubourg de Saint Eugène, il avait fait partie des gloires de l'haltérophilie oranaise mais son travail l'avait conduit dans les environs de notre ville nommée la « Bienheureuse » où, tout de suite, il s'était forgé de belles amitiés. Il aimait fréquenter le bouldrome de La Mappemonde où ses exploits faisaient l'admiration de ses nouveaux amis. Il remportait la plupart des tournois organisés aux alentours avec ou sans ses partenaires habituels. Ne s'était-il pas permis, un jour, de tirer le but ou cochonnet à onze reprises afin d'annuler des mènes délicates pour sa quadrette ! Oui, il ne jouait qu'à La Lyonnaise, ce jeu plus sportif, plus règlementé que la pétanque ... qu'il pratiquait quand même, quelque peu, et où de la même manière, il excellait.



Fernand Outin et Attout

Il adorait également ces moments passés dans la grande baraque de bois, faite de lames de parquet assemblées, peinte en vert, qui servait de buvette. Là, les jours de pluie, en fin d'après-midi, sous les jupes relevées de la jolie statuette de Fanny posée sur une étagère, on entamait

des parties de ronda, de brisca ou bien cette belote, le « 81 » où on annonce avant de jouer les points qu'on va marquer. Sans ça, la fonction de la baraque de La Mappemonde était de servir essentiellement de buvette ; on y relevait les trois volets de part et d'autre de l'angle le plus proche des terrains de boules et on découvrait ainsi deux bars, derrière lesquels officiait le barman, bénévole et bouliste ; soit Monsieur De C., soit Monsieur S., secondé l'un ou l'autre par « Attout », un jeune arabe qui assurait une triple fonction : balayeur-arroseur des aires et des terrains, serveur au bar et grilleur de brochettes, rates, sardines ou rognons ... Quels délices, ces grillades ! Salées, poivrées ! Il fallait, pour les finances

du club bouliste, que se vident les bouteilles de « Cristal » et de « Super Anis », de « Martini », « Cinzano », « Quinquina » qui garnissaient les étagères du bar !



Au cours de ces parties de cartes acharnées, le partenaire favori de Francisco était un certain José, José Pérez, un de ses collègues des Ponts et Chaussées. Tous deux étaient conducteurs de travaux, commandant des équipes de cantonniers dans deux secteurs différents ; des ouvriers en grande majorité de confession musulmane à qui Francisco et José s'adressaient dans la langue locale, donc en arabe. Les deux amis, durant les



La buvette

jeux de cartes, se comprenaient comme des jumeaux monozygotes et leur réussite, leur compréhension mutuelle était si évidente qu'ils semblaient imbattables. Ce qui les unissait également, c'est cette fraternité innée, tacite, héritée sans doute de leur origine hispanique ainsi que du lien qui s'était formé dès l'arrivée de Francisco dans la ville. José avait hébergé durant de longs mois, son collègue et ami, chez lui, en attendant qu'il trouve à se loger. Enfin, pour tout dire, c'était une amitié unique, comme on en voit peu, une amitié faite de reconnaissance, de simplicité, de bonté ; une amitié digne des plus célèbres comme celle d'Achille et Patrocle ou celle de Montaigne et La Boétie ...

Voilà que ce jour-là, le 26 octobre 1958, un important personnage des Ponts et Chaussées, de la capitale oranaise, annonce sa venue. Dans les hautes sphères de cette administration, on projetait l'extension et l'élargissement d'une petite route secondaire, vers le sud, et la présence des deux conducteurs de travaux était nécessaire. José se met au volant de la Juva-Quatre du service ; l'ingénieur occupe le siège du passager avant et Francisco s'installe sur la banquette à l'arrière. Tout va bien jusqu'à Aïn-El-Hadjar ; on se dirige ensuite vers Bouktoub qu'on dépasse ; on pousse encore plus au sud et puis on s'engage vers l'est en direction de l'Atlas Saharien. La route défile dans un paysage qui se fait sauvage, entre deux falaises, et c'est précisément là, qu'il faut poursuivre et élargir.

La Juva avance au ralenti au milieu de touffes de lentisques et de jujubes lorsque, soudain, une première rafale de mitrailleuse ... Du sang gicle de l'avant vers l'arrière et l'inspecteur s'affale. Une deuxième courte rafale et la voiture fait une embardée. Francisco a vite compris, c'est un guet-apens des fellaghas ! Dans l'embardée que fait la voiture sa portière s'ouvre ... Tel un boulet de canon, Francisco se met en boule et roule dans le ravin de droite sans essayer de freiner sa chute ... La mitraille redouble. Des cris de déments, des plaintes, des voix ... Puis, le silence ... Cela n'a pas duré deux minutes. Francisco, du fond de l'oued à sec où il se trouve entend tout mais se terre sous des buissons d'épines. Il attend, mort de trouille et tremblant, au point qu'il sent les jambes de son pantalon, irrésistiblement, devenir humides. Combien de temps est-il resté dans cette position fœtale ? Il ne le sait pas lui-même ...



Emplacement de la Mappemonde aujourd'hui

Il ose émerger et regarder lorsqu'il entend de lourds véhicules s'approcher, des moteurs ralentir et des voix françaises retentir. C'est l'armée qui arrive, des jeeps, des half-tracks, ceux du 8<sup>e</sup> RIM, stationnés dans la ville. L'un des gars du contingent de rappelés crie : « Y en a un dans la voiture, mort ! » Et Francis-

co, à son tour : « Ne tirez pas, ne tirez pas ! Je suis là, caché, dans le ravin. » Les soldats s'approchent, le relèvent ... Le rescapé est encore sous le coup ; pâle et défait, il est réconforté par les soldats ; on lui offre un café et il apprend que l'ingénieur est mort, que le chauffeur a été blessé, certainement emmené dans le maquis ...

De son côté, il raconte la mission, son ami José, l'ingénieur ... Il est effondré ; il pleure, c'est comme s'il se dégonflait d'un coup mais ça lui fait du bien de pleurer ainsi, devant de jeunes soldats ... lui, la force de la nature, l'haltérophile, le champion des boules à la lyonnaise !



La ville d'Oran vu de Santa Cruz en 2019

Francisco n'a pas moi si longtemps, en Algérie. Après de longs mois de réadaptation, il a démissionné de l'Administration des Ponts et Chaussées pour entrer dans un grand groupe de BTP où il a fait une carrière d'exception en parvenant à des postes de responsabilités importantes. Toujours célibataire, à sa retraite, il s'est offert un voyage privé en Algérie dans un grand hôtel d'Oran, sa ville natale. Accompagné d'un guide, il a fait un pèlerinage en chemin de fer jusqu'à « La Bienheureuse », la ville inoubliable de ses débuts professionnels, mais tellement douloureuse pour lui. Il y a revu les lieux de son travail près des grands docks, la maison de José et la Redoute à moitié démolie, son petit hôpital abandonné, le toit de la chapelle écroulé mais il n'a pas retrouvé le si joli bouledrome au pied des remparts où il jouait aux cartes avec son ami José ; les deux sont, désormais, à jamais et complètement disparus. Une émotion indescriptible l'a saisi ; alors, il est reparti en autocar, vers Oran, comme du temps de l'Algérie des français.

En arrivant dans la grande métropole algérienne, devenue depuis cinquante ans une ville tentaculaire, Francisco n'a pas reconnu la gare routière qui lui était si familière. C'est à présent une énorme structure de béton, bâtie dans les années quatre-vingts, juste à côté de l'ancienne gare dont le bâtiment de style oriental est devenu café maure. Avant de se séparer de son guide, il lui offre un thé à la menthe ; ils s'installent tous deux, à l'intérieur du café, aux murs décorés de carreaux de faïence bleus avec des dessins géométriques que Francisco est en train d'admirer lorsque le serveur s'approche pour la commande ; notre ami tourne la tête vers lui et là, il reste sans voix, il se lève, médusé ! Devant lui, se tient, voûté et vieilli, amaigri et méconnaissable, l'Ami avec un grand A, l'ami José, ou plutôt le fantôme de son ami José ! Ce dernier, face à Francisco, laisse tomber son plateau, ouvre des yeux exorbités, la bouche béante et comme suffoquant, s'écroule sur le carrelage ... Mort !

## Le Cerf-volant

par Jean-Pierre

Après nous avoir présenté la cigogne, un animal volant très présent dans notre espace aérien, Jean-Pierre, nous fait découvrir un engin qui, quelques fois, occupait également ce même espace, dirigé par les mains expertes de certains de nos camarades : le cerf-volant.

Je n'ai qu'un seul souvenir d'enfant du cerf-volant, celui d'avoir assisté pendant les vacances de Pâques, alors que j'avais moins d'une dizaine d'années, à la fabrication de cet appareil par des jeunes adultes, invités à fêter la « mouna » à la ferme de mes grands parents. Ils utilisaient un assemblage de morceaux de roseau, partagés en deux sur leur longueur, du papier, de la farine pour servir de colle et de la ficelle. Je ne crois pas l'avoir vu voler. Si le cerf-volant n'a jamais fait partie de mes occupations juvéniles, ce n'est pas le cas d'un certain nombre de saïdéens si j'en crois leurs interventions sur le forum d'Hubert Méréa. Mais, avant de vous les remémorer, commençons par le commencement.



Il est impossible de savoir précisément où et quand a été inventé le premier cerf-volant. D'après d'anciens textes chinois, l'origine du cerf-volant pourrait remonter au IV<sup>ème</sup> siècle avant J.C. et son utilisation était essentiellement militaire (servir de signal, porter des messages, effrayer les ennemis ou évaluer des distances). L'introduction du cerf-volant en occident remonte à la fin du XII<sup>ème</sup> siècle et à partir du XVIII<sup>ème</sup> siècle, son utilisation se développa dans les domaines militaires et scientifiques.

Le mot cerf-volant n'apparaît écrit en langue française qu'en 1669. On ferait une erreur d'associer ce nom au cerf qui est un mammifère ou au cerf-volant (aussi nommé lucane) qui est un insecte. En réalité son étymologie est à rechercher dans l'occitan *serp-volanta*, signifiant

« serpent-volant » en référence à la forme des premiers cerfs-volants décrits en Europe qui avaient généralement l'apparence d'un dragon avec une longue queue.

Le cerf-volant s'élève et tient en l'air grâce aux forces aérodynamiques que le vent exerce sur sa voile.

Tous les cerfs-volants utilisent le même principe que celui d'une aile d'avion, c'est-à-dire la portance créée par la vitesse de l'écoulement de l'air sur une surface plane ou cambrée. En vol stationnaire, les forces aérodynamiques (portance et traînée), le poids du cerf-volant et la force de tension du fil de retenue s'équilibrent. Un cerf-volant plat, non pilotable, doit être stabilisé s'il a tendance à s'incliner ou tourner

lorsque le vent forçait. On peut pour cela le doter d'une queue, éventuellement lestée à son extrémité. Traditionnellement, le cerf-volant est composé d'une armature de bois, de bambou ou de roseau (entier ou refendu) sur laquelle est tendue une voile de papier ou de tissu léger.

Il existe de nos jours une multitude de types de cerfs-volants, aux formes et couleurs variées et d'usages multiples. Toujours d'actualité, ils sont l'objet de nombreux festivals et rassemblements d'associations locales, en particulier en bord de mer, où peuvent être organisés des concours de précision, de vitesse et de ballets...

Tout d'abord, si à Saïda nous ne connaissions que le nom de cerf-volant, dans d'autres cités plus proche du littoral comme Mostaganem, Aïn-Témouchent... et surtout Oran, cet appareil était appelé Bilocha. Robert Jesenberger nous rappelle que dans ses ouvrages « Sur le parler des Pieds-Noirs » Amédée Moréno orthographe lui « Bilotcha » de l'espagnol « birlocha » cerf-volant.



« Juste pour ressusciter notre passé » Roger Alfonsi, oranais d'origine mais saïdéen de cœur nous raconte « L'Art de la Bilocha » dans son style très coloré : « Tout le monde ici et même ailleurs sait ce qu'est une "Bilocha" mais pour "ceusses" trop jeunes pour l'avoir pratiquée vous trouverez ci-dessous quelques explications non exhaustives bien sûr.

Elle faisait son apparition à la période de Pâques et ensoleillait notre ciel d'azur même jusqu'à Pentecôte, au-delà seuls des Fanas ou des Fadas s'y essayaient. Elle était fabriquée à partir de roseaux fendus dans leur longueur, de la ficelle pour les attaches, du papier coloré et de la colle faite à partir de farine délayée dans l'eau salée d'alors, à Oran bien sûr, à Saïda je ne sais pas. Pour la stabilisation lors du vol il fallait la lester de chiffons (en vrac, les culottes fendues de nos grand-mères, les caleçons, oui même les molletonnés, les bas, pas des Chesterfields, les Gl c'était pour plus tard, bref n'importe quoi, et même une "mata" ou si vous préférez le premier buisson qui nous tombait sous la main). Des

bilochas, il y en avait de toutes les couleurs quant aux formes etc .... elles étaient libres d'inspirations. Les tirants avaient une grande importance, montés haut ils permettaient des vols longs et bas, montés bas ils envoyaient nos bilochas presque à la verticale. A Oran, pour faire voler nos bilochas, le must d'alors c'était le stade Turenne désaffecté, futur emplacement du Lycée de filles Ali Chekkal, entre Miramar et Gambetta, le terre-plein du Ravin Blanc avec les anciennes batteries espagnoles et aussi Les Planteurs dans sa partie surplombant le Ravin Raz-El-Ain. Le vent dominant venait d'ouest, ou mieux du nord-ouest. Il s'engouffrait par Gibraltar, les Colonnes d'Hercule, en caressant notre Département plus ou moins atténué. Les bilochas prenaient donc invariablement, depuis le Stade Turenne, la direction de St-Eugène, la nouvelle Préfecture, où, plus souvent qu'à mon tour, j'allais récupérer mon barillette\* préféré qui s'était émancipé de sa ficelle. Pour épater ma Dolores d'alors, j'enfilais sur la ficelle qui tenait le zinzin, un message truffé de fautes bien sûr mais non de sentiments. »

\* « Le barillette était la bilocha la plus commune, et la plus stable aussi. Il était orné de 'frisettes' de papiers colorés sur les bords destinées à faire Frrrrrrrrr quand il volait pour attirer les regards de nos Dolores du coin (vos 'Séraphines' à Saïda). Il n'était pas aussi beau que « l'Estrella » authentique que j'ai fait voler avec la culotte blanche de mon abuelita andalouse, même que le zéphir qui venait justement de là-bas s'en était régalé !! Récuerdos, récuerdos ».

Les souvenirs de Roger Alfonsi ont réveillé ceux de quelques saïdéens. Ghislaine Lavigne-Molina se rappelle que son frère s'est aussi essayé à l'art difficile du cerf-volant. Pour André Luna, « la construction de cet «engin pascal» ne lui était pas inconnue : « à Saïda je les faisais voler au Vieux-Saïda le jour de Pâques ou, la plupart du temps, chez mon cousin Charly au pied de la colline, car là il y avait de l'espace et du vent. Quelle joie de voir tournoyer assez haut cet assemblage de roseaux, de papier et surtout cette longue queue de chiffons raccordés ! » Même aux HBM on savait faire des cerfs-volants nous dit Gérard Agullo qui, pour les rendre plus fiables, enduisait la ficelle de poix (achetée chez Lalet, Rivas et Valdenaire) pour la rendre moins fragile.

«Les cerfs-volants, que mon père aimait fabriquer, étaient faits avec des roseaux coupés en deux dans le sens de la longueur, et du papier calque. La queue qui lestait l'appareil était constituée de chiffons noués.» raconte Christian Duran dont la famille s'est exercée à l'art du cerf-volant comme en témoigne cette photo de son père avec sa sœur



et son frère, posant devant la Juva 4 avec... la « Bilotcha » en arrière-plan...

Publiée également sur le forum, voici une bien belle anecdote de notre ami Paul Duteil concernant le cerf-volant.

« De longs filaments rouges ondulaient dans le bleu du ciel et s'étiraient d'Ouest en Est. On pouvait déjà sentir, dans le matin qui se levait, une légère brise



qui portait jusqu'à nous la rumeur du Village Nègre. Des braiements d'ânes et des aboiements rauques des chiens arabes s'entendaient de plus en plus distinctement. Il n'y avait plus de doute, le vent d'ouest se levait et avec lui la promesse d'une folle journée pour les amateurs de cerf volant que nous étions.

L'objet de notre passion avait été soigneusement remis depuis plusieurs jours déjà en prévision d'une journée comme celle qui s'annonçait. Protégé de la poussière par un linge, il avait trouvé refuge sur le haut de l'armoire familiale. Il y attendait patiemment son heure de gloire, hors de portée des maladroits ou des jaloux malveillants. Depuis sa confection, Daniel et moi allions régulièrement le sortir de sa cachette et nous simulions chacun à son tour son envol en imitant de la bouche le bruit du vent qui gonflait sa voile de papier «cristal».

Daniel venait de me rejoindre, les yeux encore gonflés de sommeil, ses cheveux blond-roux en bataille, un large sourire aux lèvres. Il me désigna silencieusement le ciel de son index dressé et ses yeux m'interrogeaient «Alors ? On la fait voler notre merveille ?».

Maintenant que le moment était venu de passer du rêve à la réalité, je n'étais plus très sûr de vouloir risquer d'endommager notre œuvre. Le plaisir avait été si grand de l'imaginer s'élevant dans le ciel, droit comme une fusée, que la seule idée d'un crash destructeur m'anéantissait d'avance. Aussi c'était avec une certaine fébrilité que nous le sortîmes dans la rue. Aussitôt, un attroupement de petits curieux se cristallisa autour de nous et

nous eûmes toutes les peines du monde à tenir à distance ces petites mains qui se proposaient de nous aider à le tenir.

Repoussés de chaque côté de la rue, nos admirateurs formaient une haie, prêts à aider de la voix l'envol de notre cerf-volant. Daniel fidèle à notre stratégie longuement mûrie, se tenait à une dizaine de mètres de moi brandissant à bout de bras notre losange muni d'une longue queue enrubannée. L'instant tant redouté était arrivé, il fallait se décider à donner le signal de l'envol. J'attendais un instant que le souffle du vent soit



suffisamment fort et courus dès que je l'entendis siffler uniformément à mes deux oreilles. Il fallait maintenir une tension constante au fil. Aussi, Daniel qui tenait à bout de bras notre cerf volant me suivit en courant jusqu'à ce qu'il le sentit lui échapper et s'élever comme nous l'espérions droit vers l'azur, dans une gerbe d'exclamations admiratives.

Tous les regards étaient braqués vers le ciel et cette tension semblait le porter toujours plus haut jusqu'à ce qu'enfin il atteignit l'altitude ultime où prenant toute la mesure du vent, il se tenait, immobile, élégamment prolongé par sa jolie queue qui ondulait avec grâce.

Comblés, au bout de deux heures de vol nous décidâmes de le ramener au sol. Nous savions que cette manoeuvre était aussi risquée que l'envol. Nous parvînmes cependant à une dizaine de mètres du sol lorsqu'une bourrasque de vent tendit soudain la ficelle qui le retenait. Un claquement se fit alors entendre et nous comprîmes que le seul lien qui le retenait au sol avait cédé sous la pression. C'est le cœur brisé que nous vîmes notre cerf-volant tourner pitoyablement et s'abîmer à la hauteur de la maison qu'occupait Mademoiselle Caire, la modiste. Daniel et moi n'écoutant que notre désespoir, au bord des larmes, nous nous présentions devant son domicile. Cette dame à allure si distinguée, toujours habillée de noir, nous impressionnait beaucoup avec son collier de dentelle, aussi, elle dû nous faire répéter plusieurs fois le motif de notre intrusion tant nous devions être incohérents. Elle consentait enfin à nous laisser le passage jusqu'à son patio où nous découvrîmes notre cerf-volant qui pendait tristement à la branche d'un oranger. Un rapide examen nous rassurait sur son état, à part un accroc dans sa voilure nous n'avions pas d'autre dégât à déplorer. Au moment de re-

mercier la propriétaire des lieux, Mademoiselle Caire nous invitait à boire un chocolat et manger une tartine de confiture d'oranges amères pour nous remettre de nos émotions.

Plusieurs décennies plus tard, le souvenir de sa confiture d'oranges amères était toujours vivace en moi associé définitivement aux activités aéronautiques. »

Enfin, pour terminer, je vous propose ce dernier texte déniché par notre ami **André Morales** (qui pourtant n'est pas un pro de cerfs-volants) sur le forum de l'amicale d'Aïn-Témouchent. Il démontre, s'il en était besoin, que nous avons les mêmes jeux et par conséquent les mêmes souvenirs.

Les «Bilochas» de Pâques par **Claude Sevilla**  
Qu'il était bon à l'approche des vacances de Pâques de préparer nos fameux cerfs-volants : «Les Bilochas».

Ces «bilochas» occupaient une grande partie de notre temps. Il fallait en effet les confectionner avec tous les préparatifs que cela comportait, appelons cela les prérequis!

Nous devions ramasser de beaux roseaux, les tailler sur la longueur, en deux ou trois, pour constituer une structure légère mais solide, acheter du fil spécial car résistant pour confectionner une bobine de 100m ou plus, acheter du papier cristal de différentes couleurs. Munis de tous ces éléments, nous passions des matinées sur la terrasse, appliqués à mettre en forme notre projet. Là il y en avait pour tous les goûts !!! Certains préféraient confectionner un cerf-volant en forme d'étoile, c'était de la haute voltige, d'autres plus modestes des «bacalaos», morues en espagnol, de forme simplissime, une structure de deux roseaux en croix qui déterminait une forme générale de losange asymétrique une fois le fil liant le périmètre posé grâce à des encoches. A vrai dire ce genre d'engin ne volait pas bien car il avait une facheuse tendance à décrire des loopings désopilants dans le ciel. Certains en confectionnaient en utilisant du papier journal, peut-être même l'«ECHO d'Oran» Le plus gratifiant était, le cerf-volant à trois roseaux, deux égaux liés en X et un plus court médian qui une fois liés dans des encoches par le fil autour de la structure déterminait un hexagone décentré. Chacun y allait de son inspiration pour poser les fameuses franges stabilisatrices, en papier cristal de couleur différente, pour faire joli, sur les côtés. Tout cela était possible car nous avions à notre disposition, oh miracle, une «colle biologique» avant l'heure !!! simplement de la farine et de l'eau !!! Il restait à poser à la base une queue constituée de morceaux de chiffon noués, et là aussi..., la longueur de cette dernière était à tester au cours d'essais préalables pour un vol parfait et stabilisé de notre bilocha. Après le plaisir de la fabrication, il y avait celui de faire voler le cerf-volant.... »

Je suis certain que d'autres saïdéens auraient pu, ou plutôt auraient dû, nous faire part de leurs souvenirs concernant le cerf-volant. C'est bien dommage car ils auraient fait le bonheur de notre communauté avant qu'il ne soit trop tard. Nos souvenirs sont un plaisir à partager pour ne pas oublier ce qui nous réunit et fait notre force.

Comme vous l'avez appris, à la lecture du dernier Écho ou par le téléphone « de chez nous », les deux réunions régionales prévues les 19 avril 2020 à Montpellier et 31 mai 2020 à Carnoux-en-Provence, ont été annulées. Nul besoin de vous en donner la cause.

Début février 2020, l'équipe toulousaine avait pris attache avec des restaurateurs susceptibles de nous accueillir le 20 septembre prochain, mais malheureusement avec la période de confinement et les mesures de restriction des déplacements, les démarches ont été suspendues. À ce jour, malgré le retour à une situation en partie normalisée, il nous a semblé plus prudent de ne pas reprendre les négociations et de reporter cette journée en 2021. C'est pourquoi à l'heure où nous rédigeons les textes et faisons la mise en page de ce numéro, seul la réunion prévue à Ozon le 27 septembre est maintenue. Si elle devait être annulée pour une raison quelconque, la décision serait prise au plus tard le 31 juillet 2020.

Pour information, l'équipe montpellieraine va tenter d'organiser sa réunion régionale, couplé avec la réunion du Conseil d'administration, au cours du quatrième trimestre (octobre ou novembre). La date et le lieu seront communiqués sur le prochain numéro.

Enfin, sachez que les organisateurs de la région PACA, vous donnent, d'ores et déjà, rendez-vous le dimanche 16 mai 2021 pour leur réunion régionale, toujours à Carnoux-en-Provence.

Cette période difficile que nous avons traversé et qui n'est peut-être pas finie à l'heure où vous lisez ce bulletin, ne doit pas être un frein à l'organisation de nos réunions régionales. Au contraire le temps passe vite, les occasions de nous retrouver, le bonheur d'être ensemble doivent être notre motivation essentielle pour que perdurent nos souvenirs, les yeux tournés vers demain.

Profitez-en avant qu'il ne soit trop tard !

## OZON

C'est le Maître restaurateur Jacques Laffont, membre des Toqués d'Ardèche, installé depuis plus de vingt huit années, qui nous recevra dans son restaurant pour nous faire découvrir une cuisine de terroir.

Perché à 320 m d'altitude au bord de la vallée du Rhône, le restaurant Le Panoramic, entouré de large baies vitrées, situé dans un cadre verdoyant en plein coeur de l'appellation Saint-Joseph, devrait nous séduire grâce à sa vue imprenable sur les méandres du Rhône, des Alpes et du Vercors. Localisé entre Arras et Sarras, face à Saint-Vallier (dans la Drôme) à trente minutes de Valence, une heure de Lyon ou de Saint Etienne et à quelques minutes de la RN 86.

**Date: 27 septembre 2020**

**Programme :**

Accueil à partir de 11 heures 30

Apéritif de 12 à 13 heures

Repas à 13 heures

**Contact:** Jean Escobar - Lotissement Le Nivolton - 38760 Varcès

Tél. : 06 12 40 95 31 email: jean.escobar@wanadoo.fr



**Date limite d'inscription : 7 septembre 2020**

**Lieu :** Restaurant Le Panoramic - 440 route des sables - 07370 Ozon - Tél : 04 75 23 08 14

**Hébergement proche :** Le Maximilien - 25 rue de la Vallée - 26240 Saint Uze - Tel : 04 75 03 92 08.



**Bulletin d'inscription à adresser aux responsables de l'organisation (voir textes ci-dessus)**

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Téléphone : ..... E-mail : .....

Souhaite inscrire ..... personne(s) pour le repas de Ozon

Ci-joint mon règlement de : 30 € x ..... personne(s) = ..... €

Chèque à l'ordre de : Amicale des Saïdéens

# La figue, par Jean-Pierre



## Horizontalement

1 - Arbre produisant ces fruits. - Echine, envers. 2 - Poissons rouges. - Cuisine, mess, tambouille. 3 - Eau de vie. - Signifie Plus en musique. - Homme, individu. 4 - De droite à gauche, il est propre quand il est neuf. - Coin, arête, figure mesurée en degrés. 5 - Relie deux mots, deux phrases. - Il s'opposa à Grant pendant la guerre de sécession. - Petite sainte. 6 - Contenues dans ces fruits, elles facilitent le transit intestinal. - Ils reviennent chaque année à la fin du printemps. 7 - Petit rongeur. - Précédé de ci- dans une épithète. 8 - Préposition avant la spécialité du docteur. - Période, moment, date. 9 - Couleur

d'une variété de figes. - United States. - Avant le fa. 10 - Roue, poulie à gorges. - Tendu, figé. 11 - Climat apprécié par l'arbre produisant ces fruits. 12 - Une des appellations de la figue de la première récolte. - Adroits, rapides. 13 - Ile de l'atlantique. - Couleurs de variétés de figes. 14 - Personne chargée d'entretenir et de surveiller les pistes de ski. - Poste de commandement. 15 - De droite à gauche, contraire de rapide. - Pour désigner. - Tonneau, baril. 16 - Union Européenne. - Célèbre cabaret parisien situé avenue des Champs-Élysées. - Substance présente dans la figue en quantité infime qui apporte du bien-être. 17 - Bord de rivière. - Pâturage de haute montagne. - Préoccupation, inquiétude, anxiété. 18 - Assemblée Générale. - Astre brillant. - Stratagème, subterfuge pour tromper. 19 - Conséquence du froid. - Pronom personnel masculin. - Douces, mielleuses. 20 - Est-Sud-Est. - Substance laiteuse qui s'écoule du pédoncule des figes. - Signal de détresse. - Protège le doigt de la couturière.

Découvrez le mot qui se cache!

1	2	3	4	5	6	7	8

## RESULTAT JEU CONCOURS MOTS CROISÉS

Le mot caché proposé sur l'Echo de Saïda 151 était :

**CANTONNIER**

La gagnante est Emilie Gonzales.

## Verticalement

1 - Une des appellations de la figue de la première récolte. - Action de multiplier une plante à partir d'un de ses éléments. 2 - Bêtise, ânerie. - Identique, équivalent, semblable. - Eternelles en montagne. 3 - Personnes en général et en nombre indéterminé. - Une des appellations de la figue de la première récolte. - Bolet. - Article défini. 4 - Habitudes ancestrales. - La reine des fleurs. - Champignons comestibles très appréciés, au chapeau criblé d'alvéoles. 5 - Objet plat et circulaire utilisé dans certains sports (hockey sur glace, curling). - Dieu de l'amour chez les grecs. - Huile de pétrole en anglais. 6 - Piquants, aiguilles de

certaines végétaux. - Extra Terrestre. - Quenotte. - Carrela, pava. 7 - Couleur vive de l'intérieur de la figue. - Disparu, mort. - Les enfants y vont de septembre à juin. 8 - Le moi. - Habillement, uniforme. - Sa tour penche. 9 - Apprivoisée, cultivée après adaptation par l'homme. - Métal d'alliance. - Fenêtre de toit. 10 - Enlève. - Obstinsés, entêtés. - Permet de rêver. 11 - Les figes se conservent ainsi. - Peu fréquent. - Ils ont régnés sur la Russie. 12 - Perturbation atmosphérique accompagnée de pluie et de vent. - Saint portugais. - Cardinaux opposés. 13 - Parfumé par une plante odorante utilisée dans l'anisette. - Les figes doivent l'être pour être consommées. 14 - Les figes en ont la douceur. - Nom latin de l'arbre qui les produit. 15 - Il faut l'exploiter lorsqu'elle est bonne. - Sanctionnés, condamnés. 16 - La fécondation des figes est l'œuvre de cet animal ailé et à 3 paires de pattes. - Période de maturation des figes.

## JEU CONCOURS

Nous organisons un jeu concours basé sur les mots croisés. Il consiste à découvrir un mot en utilisant les lettres trouvées dans les cases numérotées et de l'adresser à l'attention de Jean-Pierre Diaz Echo de Saïda - 3 rue des Aphyllanthes 34790 GRABELS ou par mail à echodesaïda@gmail.com Un tirage au sort parmi ceux ayant répondu correctement désignera celui qui recevra, au choix, l'un des ouvrages édités par l'Amicale des Saïdés.

## Charles Martinez

Né le 11 Septembre 1942 à Saïda, Charles est le quatrième enfant d'Emile Martinez et Marie Soler. Il a sept mois quand son père décède.

Dès son enfance, il manifeste le désir d'être prêtre. Très tôt, il développe sa foi, prêche l'amour de Dieu et des autres dans sa famille agrandie, alors composée de dix enfants ; sa maman ayant épousé en secondes noces Jean Gonzales. Son lieu de prédilection est « L'église de Saïda » et son livre de chevet la « Bible ». A dix huit ans, il incarne, avec beaucoup de charisme, « Notre Seigneur Jésus Christ » dans une pièce de théâtre retraçant la passion du Christ.

Après son baccalauréat et sa licence en droit, il rejoint à Paris l'École des Impôts.

Son service militaire accompli, il est nommé Inspecteur des Impôts à Lens. Mais il conserve toujours son désir d'être prêtre et s'intègre à la vie du diocèse.

Il quitte en 1970 l'administration des impôts et entre au Grand Séminaire de Toulouse le 1er septembre 1971.

Il est ordonné prêtre à la Cathédrale Saint-Etienne de Toulouse le 28 juin 1975 et dit sa première messe en l'église de Portet sur Garonne où réside sa sœur Jeannette qu'il a aidée en lui trouvant un logement lors du retour des familles rapatriées d'Algérie.

En septembre 1975, il est nommé à Revel en tant que vicaire. À partir de mai 1986, il exerce son ministère de curé-doyen à Villemur-sur-Tarn, puis en septembre 2000 à l'Isle en Dodon. En octobre 2008, il rejoint la communauté de Saint-Alban en tant que vicaire et ce jusqu'à ce qu'une maladie très invalidante l'empêche de poursuivre son ministère.

Il est alors hébergé chez sa sœur Jeannette à La Salvat-Saint-Gilles, puis devenant de plus en plus dépendant, en 2013, il est admis à l'EHPAD Notre Dame du Bon Accueil à Castelnau d'Estrétefonds où il décède le 7 mai 2020.

Parmi les appréciations recueillies auprès de ses paroissiens :

« Il était un prêtre profondément spirituel »

« Il me donnait soif de Dieu ».

« Je me souviens avec émotion de sa disponibilité pour prier ensemble »

« Il mettait beaucoup de joie dans une équipe ».

## Pierre Ramos

Saïda, chevillée au corps, au cœur et à l'âme... Sept jours sur sept, 24 heures sur 24 et 60 secondes par minute, l'Algérie et particulièrement Saïda, habitait notre ami... et il le faisait savoir ! Ainsi dans le jardin de sa maison d'habitation, il n'avait pas hésité à faire peindre une fresque représentant le monument de la Légion devant la mairie de Saïda, quelques palmiers... et sur la messagerie de son portable, il annonçait « Pierrot Ramos de Saïda ».

Il aimait rappeler qu'il n'avait pas fait d'études et chambrait les « intellectuels », ce qui ne l'a pas empêché de réussir sa vie professionnelle grâce à son intuition et son opiniâtreté.

Bien au-delà de la verve qui le caractérisait, de ses éclats de voix et de rires, Pierrot avait un cœur d'or. Il n'avait de cesse de plaisanter, de railler et, si on lisait entre les lignes c'était toujours empreint d'une immense gentillesse, d'une serviabilité infinie.

Depuis quelques années, il se rendait souvent à Villena, près d'Alicante, où Carmen, sa formidable épouse, et lui avaient acheté un terrain avec une maison. Infatigable travailleur, il avait tout arrangé, retapé et fait de ce lieu un havre de vie paisible. Il avait choisi cet endroit parce qu'il lui rappelait Saïda « Les collines autour, on dirait les tétons d'Aïcha, la végétation, le climat, le bleu du ciel c'est comme chez nous...Ma parole, là-bas, je suis comme à Saïda » disait-il. Il avait même sollicité, mais sans succès, la commune pour installer, à ses frais, une croix sur une colline qui dominait son terrain. A l'occasion d'une de ses invitations, en 2013, avec quelques amis saïdéens, nous y avons passé deux ou trois jours et effectivement il avait raison...c'était comme là-bas !

Grâce au lieu bien sûr, mais surtout grâce à l'ineffable bonté de ce couple formidable, leur art de vivre, leur hospitalité sans chichi.

Parmi les souvenirs : les rassemblements (il n'en ratait pas un), les sardinades à Montpellier et les rigolades aussi copieuses que la cuisine de Carmen...

Merci Pierrot. Maintenant c'est là-haut que tu dois mettre le « jaleo », mais toujours avec gentillesse et respect...

SOLUTIONS DU N° 151

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	
1	M	A	T	E	L	A	S	S	I	E	R		C	F		M	
2	A			G		I	T	E		R	E	T	R	O		E	
3	R	E	M	O	U	L	E	U	R		P	O	U	R	V	U	
4	E	C	U			I	O		R	A	T		G	I	N		
5	C	H	A	R	B	O	N	N	I	E	R		P	E	R	I	
6	H	O		U	O					M	E	S	U	R	E	E	
7	A		B	O	U	R	R	E	L	I	E	R		O		R	
8	L	O	U	P	I	O	T	E		S	S		O	N	G		
9	F	I	S		L	U		R		A		A	B		U	R	
10	E	S		B	L	A	N	C	H	I	S	S	E	U	S	E	
11	R	O	S	E	E	S		O		O	T	I	T		M		
12	R	N		S	U		B	A	R	B	I	E	R		P	P	
13	A		C	O	R	D	O	N	N	I	E	R			L	A	
14	N	A		I	D		N	S		S					L	U	I
15	T	O	N	N	E	L	I	E	R		R				A		L
16		C			C	A				B	E	S	T	I	A	L	
17	T		G	A	R	D	E	C	H	A	M	P	E	T	R	E	
18	A	B		R	U		C	H	E	N	U		S	I	T	U	
19	L	A	R	D		O	H		I	N	E	R	T	E		R	
20	C	H	A	U	D	R	O	N	N	I	E	R		R	A	S	

## NAISSANCES

Arlette et Barthélémy Saëz sont heureux de vous faire part de la naissance de leur première arrière-petite-fille **Romy**, le 26 mars 2020 au foyer de leur petite-fille Maïnon Laurant et Damien Galvagno. 83300 Draguignan.

Claire et Sylvain Galiana sont heureux de vous faire part de la naissance, le 5 avril 2020, de leur deuxième arrière-petite-fille, **Rose**, au foyer de Mathilde et Hugo Charpiat et de sa soeur Louison née en 2017. 84000 Avignon.

Claudette Mouret, née Espinassier, est heureuse de vous faire part de la naissance de sa cinquième arrière-petite-fille **Camille**, le 16 mai 2020 au foyer de sa petite-fille Gaëlle Mouret et Frédéric Citot. 84 120 Pertuis

*Toutes nos félicitations et longue vie à ces nouvelles saïdéennes et à leurs familles.*

## DÉCÈS

Maryse Pralon née Flores et son frère Marcel nous font part des décès de leurs frères **Pierre** (82 ans) à Mandelieu La Napoule et **Joseph** (José - 79 ans) à Béziers. *La famille Flores Martin habitait 4 rue Marceau à Saïda*



**Emilienne Werlhen** née Damas, décédée le 24 juin 2018 à l'âge de 94 ans. De la part de ses enfants Huguette et Gérard. 82170 Grisolles. *Emilienne habitait aux HBM de Saïda.*

**Georges Sadoun**, décédé le 29 septembre 2019 à l'âge de 90 ans. De la part de son épouse Annie. 75019 Paris.



**Robert Pinson**, décédé le 19 octobre 2019 à l'âge de 73 ans. De la part de sa fille et ses petits-enfants. 83130 La garde.

*Robert était né à Saïda en 1946 où son père était métayer à la ferme David. Après quelques années, ses parents ont rejoint Oran, puis en 1962 La Garde dans le Var. Joueur de football, il avait eu la joie de retrouver, au Sporting Club de Toulon, un autre saïdéen Jean-Pierre Alba avec lequel il avait partagé des souvenirs d'enfance avant que ce dernier ne rejoigne Nice.*

**François Louis Batty**, décédé le 8 novembre 2019 à l'âge de 75 ans. De la part de ses sœurs et frère Marie-Jeanne, Adrienne et René. 36000 Chateauroux.



**Ange Giménez**, décédé le 9 février 2020 à l'âge de 80 ans. De la part de ses frères Antoine et Joseph, sa soeur Anne-Marie (Annie), ses neveux et nièces. 68100 Mulhouse.



**Jeannine Ojeda** née Grao, décédée le 22 février 2020 dans sa 88ème année. De la part de son époux Christian, de ses enfants et petits-enfants. 49650 Allonnes.



**Pierre Ramos**, décédé le 26 mars 2020 à l'âge de 81 ans. De la part de son épouse Carmen née Giménez, ses enfants Brigitte, Martine et François, ses petits-enfants. 34140 Mèze.

Arlette Kauffmann née Rodriguez, décédée le 29 mars 2020 à l'âge de 88 ans. De la part de ses enfants, nièces et neveux. 81000 Albi. *Arlette était l'épouse de Gaston décédé en 2018.*



**René Soler**, décédé le 31 mars 2020 à l'âge de 81 ans. De la part de la Communauté des missionnaires du Saint Esprit. 13004 Marseille. *Un missionnaire spiritain qui nous avait raconté son parcours dans l'Écho n° 149 de septembre 2019.*



**Jacqueline Bianchi-Mirasole** née Giraud, décédée le 3 avril 2020 dans sa 97ème année. De la part de ses enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants, de ses sœurs et frères. 84000 Avignon.

**Alexandrine Valverde** née Aleman, décédée le 8 avril 2020 à l'âge de 99 ans. De la part de ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants. 06000 Nice. *Née à Lamoricière, Alexandrine a vécu durant plusieurs années à Saïda et plus précisément au Camp Baraqué, avec son époux Manuel, légionnaire, responsable du jardin de la Légion.*

**Frédéric Schlegel**, décédé le 22 avril 2020 à l'âge de 58 ans. De la part de son épouse Ginette, ses parents Jean et Annie, amis et alliés. 11000 Carcassonne.



**Francis Cruz**, décédé le 1er mai 2020 à l'âge de 86 ans. De la part de ses sœurs Céline épouse Diaz, Odette épouse Barque et leur famille. Bizet (Belgique). *La famille Cruz habitait rue Biron à Saïda.*

**Marisa Marin** née Scemama, décédée le 3 mai 2020. De la part de son époux Germain, de ses enfants Bruno, Léa et leurs conjoints, de ses petits-enfants. 30132 Caissargues. *Marisa était la belle-fille de de Claude Marin et Georgette son épouse née Heim.*



**Paule Perrin** née Bissol, décédée le 5 mai 2020 à l'âge de 90 ans. De la part de ses enfants Thérèse, Georges et Gérard, de son frère Jean-Pierre, leur famille et amis saïdéens. 38000 Grenoble.



**Abbé Charles Martinez** décédé le 7 mai 2020 à l'âge de 77 ans. De la part de Jeanine, Émilienne (†), Émile(†), Jean(†), Thérèse, Dolorès, Joseph, Marie-Claire(†) et Ange, ses frères, sœurs et leurs conjoints. 31620 Castelnau-d'Estrétefonds.

*L'Amicale présente ses sincères condoléances à toutes ces familles saïdéennes et partage leur peine.*

Rectificatif : Dans l'avis de décès d'Aline Escudie-Ségura paru sur le numéro 151, il fallait lire : De la part de Jean-Pierre (†) et Gilles, ses enfants.